

PAUL VERCHÈRES

Crime impunissable



BeQ

Paul Verchères

Les aventures extraordinaires de
Guy Verchères # HS-029

Crime impunissable

L'Arsène Lupin canadien-français

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 562 : version 1.0

Crime impunissable

Collection *Guy Verchères*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Feu Bernard Pornin

Bernard Pornin marchait lentement, savourant la nuit sombre parsemée d'étoiles d'un brillant infini.

Bernard Pornin, dentiste, avait laissé loin derrière lui tous ses soucis.

Les soucis d'argent et les autres.

Car Bernard Pornin, jeune dentiste combattant vaillamment les obstacles de la vie, avait des soucis. Cela se reflétait sur son front déjà barré d'un sillon inquiet, et dans ses yeux où se lisait l'espèce de détermination farouche de celui qui combat à tout prix, même s'il doit périr à la tâche.

Il marchait donc lentement, pour une fois l'esprit libre.

La nuit et ses étoiles lui accordaient ce répit.

Souvent il se promenait ainsi, et devant la gigantesque profondeur du ciel, il redevenait petit, l'enfant qu'il avait été un jour, son esprit s'éclaircissait et il lui semblait vivre dans un rêve.

Il aimait ces soirs calmes où il pouvait ainsi se délivrer de ses tourments.

Surtout cet énorme tourment d'amour, ce dilemme, cette impasse que nul autre homme n'avait jamais connue.

Bernard Pornin se trouvait face à face avec un problème sentimental d'une troublante étrangeté.

Et personne n'aurait pu lui donner de conseil, car personne n'avait passé par là, personne ne pouvait parler en connaissance de cause.

Ce soir, Bernard Pornin était venu dans le grand parc, et s'y promenait, justement parce que le tourment était à son plus fort, et il avait fui, comme un lâche, pour y échapper. Le parc était désert. Il était plus de deux heures du matin. Rien et personne.

Pas un bruit, pas un son, pas un mouvement,

nulle ombre mouvante qui ne fut la silhouette bercée par le vent de quelque buisson moins volontaire, pliant plus facilement aux caresses de la brise.

Bernard Pornin avait enfilé par une allée étroite, bordée de hauts acacias, et d'hydrangées aux buissons touffus.

Il allait à pas lents, les mains derrière le dos, les yeux au ciel, étudiant les astres ses amis, se grisant de cette paix et de ce calme.

L'allée était sombre et baignée par le noir absolu.

Seul brillait le ciel avec ses fenêtres étoilées.

Bernard marchait.

Un buisson remua.

Bernard Pornin ne le vit même pas.

Il passa son chemin.

Puis, quand il eut dépassé ce buisson, une ombre en sortit.

Deux ombres.

Jupes et cheveux, et corps graciles indiquaient

que deux femmes venaient ainsi de sortir, sans bruit.

Bernard Pornin n'avait toujours rien vu.

Un bras se leva au-dessus de Pornin.

Un bras au bout duquel luisait un long couteau effilé.

Le bras se rabattit, et le jeune dentiste tomba avec un gémissement.

Les deux ombres, sans souffler un mot, toujours côte-à-côte, regardèrent un instant le cadavre.

L'une d'elle se baissa pour l'examiner.

Voir s'il était mort, probablement.

Puis les deux femmes s'éloignèrent au pas accéléré, laissant là leur victime.

La nuit absorba les criminelles, l'ombre se referma sur elles, le parc retomba dans son grand silence noir, les buissons continuèrent à s'agiter doucement dans la brise.

Un vent doux s'éleva qui chanta à travers les pelouses et pétrit les arbres.

Puis l'aube vint.

Avec l'aube, le jour, le grand soleil clair d'un matin d'été.

Avec le soleil, la vie.

Dans le parc, la vie se manifesta par un pas sec qui résonna sur le sol battu.

Le pas d'une jeune femme affairée, se rendant à son travail, et coupant en raccourci à travers le parc.

La jeune femme, transie par le matin humide, marchait à petits pas rapides, secs, martelant la terre, regardant vers le sol.

Tête baissée, elle buta presque sur le cadavre.

Et ne sut pas immédiatement ce qu'elle voyait ainsi.

Puis, d'un coup, la réalisation de l'énormité s'asséna sur elle, et elle sut que devant elle, par terre, gisait un cadavre.

La jeune femme mit la main sur sa bouche, réprimant le cri horrible qui s'y frayait un chemin.

Puis, en direction contraire à sa destination, elle se mit à courir...

Et là, le cri sortit.

Un long cri qui sonna comme le fantôme même de la peur angoissée et dominante.

II

La femme ne courut pas très longtemps.

Son cri et sa course attirèrent l'attention d'un policier faisant sa ronde matinale dans le parc.

Il accourut vers la jeune femme...

– Hé, là ! Qu'est-ce qui se passe ?

La femme aperçut le policier, elle arrêta de courir, elle arrêta même tout à fait, et, tremblante, elle montra l'allée, les buissons, et au détour, ce que le policier ne voyait pas... le cadavre.

– Là ! Là !... Quelqu'un !

C'est tout ce qu'elle arrivait à dire.

Le policier ne perdit pas de temps.

Il prit la femme par le bras, et l'entraîna avec lui dans la direction qu'elle montrait.

En chemin, il lui demanda...

– Qu'est-ce qu'il y a, là ?

Puis le policier franchit la courbe dans l'allée, et se trouva, lui aussi, face à face avec le cadavre de Bernard Pornin, gisant grotesquement en bordure du chemin.

Le policier gela sur place.

Ouais, un cadavre, dans SON parc, sur SA ronde...

Ouais !...

Il se tourna vers la femme.

– Vous l'avez trouvé ?

– Oui.

– Où alliez-vous ?

– Travailler.

– Où travaillez-vous ?

– Chez Podemer, les teinturiers, de l'autre côté du parc.

– Vous passez ici tous les matins ?

– Oui.

– Où demeurez-vous ?

– Sur la rue des Argiles, là-bas.

– Vos noms et prénoms ?

Le policier avait sorti son carnet, il prenait des notes. Liliane Pabst.

– Drôle de nom.

– Je suis Allemande.

– Ah, bon.

La femme se calmait peu à peu.

Elle évitait de regarder le cadavre.

Le policier cessa d'écrire.

– Vous avez le téléphone ?

– Oui, chez moi, c'est PAcifk 6-2294, au bureau c'est BANff 8-9000.

– Quel département ?

– La teinturerie.

– Merci.

– Je puis m'en aller ?

– Oui, nous communiquerons avec vous.

Le policier regarda autour de lui.

Il cherchait un autre policier, ou quelqu'un

qu'il connaissait, pour aller avertir les quartiers-généraux.

Il fut récompensé dans ses recherches.

Le gardien du parc s'en venait, à pas lents, allant vers le policier debout, perplexe, dans l'allée.

Le policier le héla.

– Desmarais ? Viens ici !

Le gardien accéléra.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Arrive.

Le policier lui montra le cadavre.

Desmarais ravalait sa salive.

– Tonnerre !

– Oui, un meurtre mon vieux, en plein parc.

– Qu'est-ce qu'on va faire ?

– Tu vas monter la garde ici. Ne laisse approcher personne.

– Et toi ? dit Desmarais en s'adressant au policier.

– Moi ?... Je vais courir au plus proche téléphone et avertir le chef Belœil.

– Bon, fais ça vite, c'est pas un spectacle bien réjouissant.

Le policier se hâta vers le chalet du parc, où se trouvait un téléphone public.

Il ne perdit pas son temps, et Théo Belœil non plus, car moins de dix minutes plus tard, l'escouade au complet était sur les lieux.

Un cordon de police avait assumé les devoirs d'éloigner les passants vite transformés en curieux.

Et les caméras cliquetaient.

Les mesureurs mesuraient.

Les releveurs d'empreintes scrutaient chaque objet environnant.

D'autres policiers faisaient une recherche systématique des alentours.

On ne laissait pas un pouce de terrain sans avoir été minutieusement fouillé, examiné, y cherchant tout ce que de telles recherches

pouvaient révéler.

Théo Belœil, en autorité proéminente, surveillait tout, notait dans son calepin tout ce qui pouvait lui servir à l'enquête.

Des policiers prenaient un moulage des nombreuses traces de pas entourant le cadavre.

En fouillant dans les poches d'habit de la victime on avait trouvé une carte dans un porte-carte.

C'était très évidemment le nom de l'assassiné.

BERNARD PORNIN

Dentiste

18, rue du Tribord

Métropolis

Tel, ABénakis 9-0087

Bur,

Tel.

Rés : NEwburg 7-6322

Consult : 9 à 12 a.m. 2 à 6 p.m. 8 à 9 p.m.

Théo Belœil, en plus de consigner la carte à son gousset, prit note du nom et adresse du défunt.

Puis, avec un soupir, il examina les relevés d'empreintes faits par ses hommes.

Peu ou pas d'empreintes digitales.

– Probablement toutes celles du défunt, murmura Belœil.

Puis il regarda les moulages des traces de pas.

– Celle-ci, on sait à qui.

La grosseur des souliers, les pieds évidemment plats...

Belœil regardait malicieusement le constable qui avait fait les premières constatations.

les autres empreintes ne donnaient pas grand renseignement.

Quoique...

Belœil fut longuement songeur devant une série de moulages.

Deux paires de pieds avaient fait ces empreintes.

Deux personnes marchant côte à côte.

Un couple.

Mais un couple de jeunes femmes.

La finesse du soulier, la semelle peu usée disait à Belœil que les responsables de ces empreintes étaient certainement deux jeunes femmes.

Il appela le constable chargé de ces moulages.

– Où étaient ces traces ?

Le constable montra du doigt...

Les traces étaient autour du cadavre... toujours simultanées...

Puis elles s'éloignaient.

On pouvait suivre exactement le chemin pris pour venir, soit pour accomplir le crime, soit regarder, puis retourner ensuite...

Mais Belœil soudain vit que les traces, à un moment donné, entraient dans un buisson, et en ressortaient un peu plus loin.

Il appela le constable.

– Fouille là-dedans, petit, et si tu trouves des traces similaires à celles-ci, dis-le moi.

Le constable fouilla.

– Oui, monsieur Belœil. Trois sets...

– Trois quoi ?

– Trois séries.

– Fais un moulage, apporte-le aux quartiers-généraux. Ce sont là, je n'en ai plus aucun doute, les traces de pas de ou des assassins de Bernard Pornin.

Théo Belœil jeta un regard circulaire sur la scène du meurtre.

Le médecin de la police arrivait.

Voyant qu'il avait à peu près tout ce qu'il voulait, Belœil ne s'attarda pas.

Le verdict du médecin serait assez simple.

Mort d'un coup de couteau.

L'arme était encore dans la plaie.

Et la mort remontait au début de la nuit, la

rigueur avait envahi le cadavre.

Belœil décida de retourner aux quartiers-généraux, et de continuer son enquête de là.

La question des traces de pas, et conséquemment de retracer les chaussures qui les avaient faites.

Belœil fit un signe à son chauffeur, et quelques minutes après filait en vitesse vers les quartiers-généraux de la police.

III

Il fut pas sitôt rendu qu'il se mit en quête des chaussures qui avaient créé les traces relevées.

L'expert de la police, consulté, eut des paroles désappointantes pour Belœil.

– Rien à faire, chef.

– Comment donc, et pourquoi ?

– Chaussures standard, marque commune.

– Et puis ?

– Allez retracer, parmi les quelque dix mille paires de ces chaussures vendues chaque année par le fabricant, qui a pu en acheter ?

– Mais le fait que les deux paires sont absolument identiques ?

– Chose assez commune, en somme, qu'une double vente,

– Tu crois ?...

– J'en suis certain.

– Merci.

Resté seul dans son bureau, Belœil réfléchit longuement.

Le crime avait l'air de vouloir se développer en un de ces problèmes dont les écrivains d'histoires de détective raffolent.

À part les empreintes de chaussures, quoi ?

Pas d'empreintes digitales, ou si peu, et non placées à des endroits significatifs.

La poignée du couteau ne portait rien.

Aucune autre empreinte, comme des pneus, par exemple...

Belœil songea.

Restait l'appel par la voix des journaux.

Un témoin quelconque, quelqu'un qui aurait vu Bernard Pornin dans le parc, quelqu'un qui, par hasard, aurait vu commettre le meurtre...

Quelqu'un qui aurait vu les deux filles dont les traces occupaient les alentours de la scène du crime.

À part ça, quoi ?

Rien, rien, rien.

Belœil appela le journal...

.....

Le soir même, la manchette était étalée d'un côté de la page à l'autre.

DENTISTE LÂCHEMENT ASSASSINÉ LA NUIT

La police recherche quelqu'un qui pourrait lui donner les informations qu'elle désire.

Le journal n'était pas encore fini de livrer aux nombreux dépôts que déjà les informations abondaient.

Toute la soirée, et une partie de la nuit Belœil et ses hommes analysèrent chaque tuyau donné si bénévolement.

Mais soit que les appels aient été l'œuvre de fous ou de mauvais plaisants, aucun ne donna quoi que ce soit d'utile.

L'un d'entre eux suggérait même à Belœil de chercher le criminel dans les cellules de la police, car les coupables sont souvent sous le nez même des constables...

Cette information fut naturellement mise de côté.

Vers minuit, un téléphone attira l'intérêt de Belœil.

Une voix de femme.

À toutes les conjurations de Belœil, elle répondit qu'elle ne voulait pas se nommer.

Sa déclaration était simple.

– Je passais sur la rue des Argiles vers deux heures ce matin, et j'ai vu deux jeunes filles, se tenant par la taille, elles allaient vers le parc.

C'était tout.

Sauf que les jeunes filles étaient vêtues de couleurs pâles, elle ne pouvait les décrire plus complètement.

D'ailleurs, sur le moment, elle n'avait pas attaché grande importance à ces passantes.

La rue des Argiles était assez fréquentée, et les gens empruntaient souvent le raccourci à travers le parc.

C'était tout.

Et c'en était pas plus que Belœil ne savait déjà.

Les recherches devaient se concentrer de plus en plus vers deux jeunes filles.

Deux jeunes filles auteurs d'un meurtre aussi... masculin.

Belœil s'épongea le front.

Et devant le peu de résultat de son enquête, il décida d'aller se coucher.

Il consulta sa montre.

Il était deux heures du matin.

Le lendemain matin, Belœil avait pris une résolution.

Il ne se torturerait pas les méninges plus longtemps.

IV

J'étais avec Guy quand Belœil vint.

La porte sonna.

Guy releva la tête un peu. Il était assis et flânait.

Nous étions à étudier un certain plan que Guy avait en tête, et par lequel une considérable rafle de pierres précieuses pouvait être accomplie sans danger.

– Va voir, Paul mon cousin, qui sonne ainsi si tard. Et si c'est un compagnon de la Marjolaine, dis-lui d'aller se faire pendre au-dessus du Pont-Neuf.

Mais c'était Belœil.

– Bonsoir Guy.

Guy avait fait disparaître les papiers compromettants,

– Belœil, Théo de son petit nom... Arthur

aussi, si j'en crois l'extrait de baptême que tu me montras un jour, gros policier de mon cœur, pour me prouver que tu avais quarante ans, et non soixante ans comme tu parais...

Belœil était rouge.

– Fais de l'esprit, Guy, fais-en... et à mes dépens si tu veux. J'ai trop besoin de toi aujourd'hui pour me permettre de me fâcher contre toi.

Guy eut une moue dépitée.

– Si tu ne te fâches pas, il n'y a aucun plaisir à te taquiner, expert policier à la haute pression artérielle.

Belœil s'assit, son chapeau derrière la tête.

Il s'épongea le front.

– Je viens au sujet du crime de cette nuit, Guy.

Guy le devança.

– L'assassinat de Bernard Pornin ?

– Oui.

– Les journaux ont fait tout un éclat.

- Ma faute.
- Ta faute ?
- J’espère ainsi recueillir des informations.
- Des informations ?

Belœil parut gêné... Il s’épongeait souvent le front.

- Oui.
- Des informations à quel sujet ?
- Ben, du crime, c’t’affaire !
- Je comprends, mais encore ?
- Je cherchais quelqu’un qui aurait vu deux jeunes filles entrer au parc, ou en sortir. Quelque tuyau sur ces deux jeunes filles.
- Pourquoi ? demanda Guy.

Belœil relata les faits racontés au début de cette histoire.

Il n’omit rien.

Il insista surtout sur les deux jeunes filles en cause.

Guy resta songeur assez longtemps après que

Belœil eut fini.

Assez longtemps pour que Belœil commence à se tortiller sur sa chaise.

– Tu dis, gros Belœil, que les traces étaient constamment côte à côte ?

– Oui.

– Tous les relevés d’empreintes le prouvent ?

– Oui.

– Et le seul témoin oculaire, cette femme qui a téléphoné, dit qu’elle a vu deux jeunes filles marchant en se tenant par la taille ?

– Oui.

– Bon.

– Veux-tu faire l’enquête, Guy ?

– Belœil !

Belœil inclina la tête d’un air timide.

– C’est bien ce que j’ai dit, Guy. Veux-tu faire l’enquête.

Guy éclata de rire.

Voyant que c’était mon tour aussi, je me

joignis à lui.

Belœil, devant ce barrage de ridicule, voulut se retraiter.

Rendu à la porte, il se retourna.

– Guy, je t’en prie, veux-tu ?

Guy, dans son rire, fit signe que oui... et ajouta, entre deux hoquets...

– Va-t-en, Belœil, tu vas me faire mourir de rire !... Je vais la faire ton enquête.

Belœil parti, Guy se mit au travail.

Il téléphona.

– L’association professionnelle des dentistes ? Ici les quartiers-généraux de la police...

(Ce mensonge, moi aussi je le constatais, était justifié).

– C’est au sujet du jeune dentiste assassiné cette nuit, Bernard Pornin. Il était membre de votre groupement, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Si j’en crois ce qu’on m’a déjà dit, vous

prenez des dossiers assez détaillés sur vos membres.

– Assez, oui.

– Dites-moi, Bernard Pornin était-il bien vu de votre exécutif ?

– Assez, oui.

– Mais encore ?

– C'était un jeune, et il avait certaines difficultés financières, mais il avait du talent, et beaucoup de courage. Cependant, il était d'un caractère morose...

– Comment ça ?

– Il était songeur... et n'aimait pas à rire. Comme si quelque chose le hantait. Nous craignons pour lui une vieillesse prématurée, une perte d'énergie précoce. Ses confrères lui ont souvent conseillé de se délasser un peu plus. Mais il préférait étudier, ou aller rêver à la belle étoile...

– Devait-il de l'argent à l'association ?

– Oui.

- Un prêt à court terme ?
- Non, un emprunt à long terme, intérêt réduit.
- Quel montant ?
- Cinq mille dollars.
- Hé bataud, vous faites de gros prêts ?
- Son bureau était bien situé, il avait une bonne clientèle, ne dépensait pas beaucoup, alors nous avions l'impression que le placement était bon.
- Bon.
- C'est tout, monsieur ?
- Oui, à peu près... Non, une autre question. Était-il marié ?
- Non.
- En amour ?
- Nous avons cette impression, mais nous n'avons jamais su avec qui.
- Il ne le disait pas.
- Il tenait cette chose bien secrète, et même détournait la conversation quand elle venait sur

ce sujet.

– Je vous remercie monsieur, vous m'en dites beaucoup plus long que je n'espérais apprendre.

– Nous cherchons à rendre service à nos membres, même après leur mort. Si nos renseignements vous aident à découvrir l'assassin de Bernard Pornin, l'Association aura rempli ses devoirs envers lui tel qu'elle s'est engagée à le faire.

– Je comprends, et c'est une attitude très louable... Merci beaucoup, monsieur.

Guy raccrocha.

– Hé oui, vieux... en voilà d'utiles, des informations...

– Je ne vois pas...

Je ne voyais pas, en effet. C'était du tous les jours, que Guy aurait pu apprendre de n'importe quel ami du défunt...

Guy eut un geste d'impatience...

– Tu ne comprends pas, vieux, tu ne comprends pas... Mais je puis te dire ceci : Les

pas doubles et conjoints, les deux jeunes filles enlacées, l'air songeur et morose de Bernard Pornin, voilà toute l'affaire...

– Oui, mais, enfin, explique-toi !

– Ce n'est pas assez clair ?

– Un triangle amoureux ?

Guy eut un geste las...

– Écoute, Paul, si mon intuition ne me trompe pas, si mes suppositions se prouvent sérieuses, le triangle existe, oui, mais d'une façon que tu ne pourrais jamais deviner, ou concevoir... et je vais, de ce pas, diriger mes recherches dans le but de prouver mes intuitions.

– Tu crois donc avoir un indice ?

– Oui, et si je suppose correctement, je serai devant un résultat qui va devenir une vraie farce, car je ne pourrai pas faire condamner le coupable.

– Mais pourquoi ?

– Tu verras, tu verras.

– Je veux savoir...

– Tu verras, te dis-je. En attendant, viens.

– Où ça ?

– À l'appartement de Bernard Pornin.

– Ah ?

– Interviewer soit ses voisins, soit sa ménagère, s'il en a une.

À ma montre, il était onze heures du matin...

J'étais loin de penser que le même soir, Guy aurait la solution dans sa poche, façon de parler...

V

L'appartement de Bernard Pornin était situé sur la rue voisine de son bureau.

C'était un endroit coquet, meublé avec goût, et comprenant cinq pièces très spacieuses.

Aménagé à même un ancien édifice de pierre, les plafonds en étaient très hauts et cela donnait aux pièces une grandeur et une apparence qu'on aurait vainement cherchées ailleurs.

Une ménagère vint ouvrir à la sonnerie impatiente de Guy.

C'était une femme d'un certain âge, l'air réservé et tranquille.

Guy se présenta.

– Je suis délégué par la police pour faire enquête dans cette affaire. Mon nom est Guy Verchères. Tout renseignement que vous pourriez me donner nous aidera considérablement dans

notre enquête.

La femme examina Guy un instant, lui trouva, je suppose, l'air honnête, car elle ouvrit toute grande la porte.

– Entrez, messieurs, et dites-moi de quelle utilité je puis être.

– Merci beaucoup, madame.

Elle nous fit entrer dans le vivoir.

– Les questions que je vous poserai, madame... ?

– Zoé Parent.

– Madame Parent, sont d'ordre assez intime. Elles concernent surtout la vie privée de monsieur Pornin.

– Elles seront faciles à répondre.

– Pourquoi donc ?

– Le docteur Pornin n'avait pas de vie privée. Hormis la sortie qu'il faisait chaque dimanche soir.

– Ah, ils sortait chaque dimanche soir ?

– Oui.

– Pourquoi le dimanche ?

– Il faisait du bureau tous les autres soirs.

– Ah, bon. Et où allait-il, le dimanche soir ?

La femme Parent sourit faiblement,

– Je suis au service du docteur Pornin depuis bientôt huit ans. Depuis, en fait, le jour où il s’est installé ici, à sa sortie de l’Université ! Et il est allé je ne sais où tous les dimanches soirs depuis cinq ans. Et je n’ai jamais su où, ni quoi que ce soit autre chose qui puisse me mettre sur la piste.

Guy se frotta, la joue avec sa main.

– Il semble évident qu’il fréquentait une jeune fille.

– Je le crois, moi aussi.

– Il ne vous en a jamais parlé ?

– Non.

– Vous n’avez jamais trouvé de photos, de lettres ?

– Non. Son bureau n’est jamais sous clé, et

tous ses effets personnels sont à ma disposition... Je n'ai jamais rien trouvé... Si, un lundi matin j'ai trouvé un mouchoir taché de rouge à lèvres. C'était tellement extraordinaire chez le docteur que je l'ai remarqué.

– Il y a longtemps ?

– Cinq ou six mois, environ.

– Et, il y a cinq ans, quand il a commencé ces sorties, y eut-il un événement spécial ?

– Oui et non... Il est allé en voyage pour une semaine. Une convention médicale, à Chicago. Quand il est revenu, le dimanche suivant, il a commencé à sortir ainsi tous les dimanches soirs.

– Vous semblez trouver cette sortie bien extraordinaire, madame Parent ?

– Si vous aviez connu le docteur comme je l'ai connu, vous comprendriez. C'était un homme d'une froideur et d'une timidité extrême...

– Ah, bon.

– Et de savoir qu'il pouvait être en amour...

– Rien autre chose, madame Parent ?

– Pas que je sache.

– L'état financier du docteur, comment était-il ?

– Un peu chancelant. Il avait de grosses obligations, et malgré le bon revenu de son bureau, il n'arrivait pas à joindre les deux bouts, parfois.

– Tant que ça ?...

– C'était surtout parce qu'il voulait faire honneur à ses dettes, car s'il avait voulu étirer, il aurait pu vivre beaucoup mieux monsieur.

– Je comprends.

Nous étions assis dans de luxueux petits fauteuils de cuir.

Guy se leva.

Je l'imitai.

– Je crois bien que c'est tout, madame... Je suis surtout désappointé de ne pas savoir où il allait chaque dimanche soir...

– J'aurais bien aimé vous renseigner, monsieur.

– Une idée qui me vient. Avait-il une voiture ?

– Oh, non.

– Comment se rendait-il à destination ?

– Il sortait, et prenait un taxi.

– Il n'en appelait pas un ?

– Pas besoin, nous sommes à deux pas du coin, et sur le coin même il y a un poste de taxis.

Guy sourit largement.

– Madame, je crois que c'est un renseignement bien précieux que vous me donnez là... Allons voir si un chauffeur ne se souviendrait pas de ces visites hebdomadaires du docteur Pornin.

Et Guy, après des remerciements et des salutations à madame Parent, m'entraîna à sa suite.

Dix taxis occupaient le poste en permanence.

Un écriteau apposé à un poteau le disait.

Guy s'approcha.

Et en marchant, il me confia.

– Ici, ça sera moins facile. Ce sont des bonhommes qui connaissent leur affaire, et ils ne répondent pas facilement aux questions.

Mais il alla de l'avant tout de même.

– Monsieur...

C'était le premier en ligne.

Guy lui exposa brièvement son problème.

– Je cherche un de vous qui aurait, assez souvent, conduit le docteur Bernard Pornin, qui demeure là (et il montrait la porte)... qui allait toujours au même endroit, le dimanche soir.

Le chauffeur regardait Guy d'un air soupçonneux.

– Et qui êtes-vous ?

– Je suis chargé de faire enquête, par la police.

À ce mot, le chauffeur devint plus amenable.

– Moi, je ne l'ai jamais conduit, mais Jos Harris l'a conduit souvent. Il en parlait encore à matin. C'est le troisième char sur la ligne.

Guy remercia.

Jos Harris était rondouillet, et répondait de bonne grâce à toutes les questions.

– Certainement que je l’ai conduit souvent.

– Oui ?

– Oui. Je fais les gares, le dimanche soir, ça fait qu’après la run, j’m’en viens ici. C’est mon spot, ça. Puis le docteur sortait toujours à la même heure.

– Méthodique, hein ?

– Ouais. Ça fait qu’il me faisait signe, puis j’y allais.

– Où se fait-il conduire ?

– Toujours à la même adresse.

– Pourriez-vous me la donner ?

– Certainement.

– Je la prends en note.

– 660 rue des Religieuses, dans l’est de la ville.

– Je sais où... Merci beaucoup. Et il entrait là ?

– Pour dire le vrai, je l’ai jamais vu entrer. Il

attendait toujours que je sois parti, sur le trottoir.

– Ah ?

– Ça vous surprend ? Moi aussi. C'est ça que j'parlais aux chums, à matin. Comment c'qui rentrait jamais là ousque je le conduisais...

– C'est étrange en effet.

– Drôle de gars, c'doctor là. Y parlait pas, y souriait pas... Jamais un mot.

Guy éclata de rire.

– Il en est mort aussi...

Le chauffeur se joignit au rire de Guy,

– Vous faites enquête pour trouver son assassin ?

– Oui.

– Je vous souhaite bonne chance. D'après ce que les journaux disent, c'est pas une cause facile.

– Non, c'est certainement pas une cause facile.

– Pensez-vous d'en venir à bout ?

Guy tapa sur l'épaule du chauffeur.

– Je puis vous assurer qu’avec les renseignements que vous venez de me donner, je ne suis pas loin de la solution.

Le chauffeur eut un gros rire satisfait.

Guy ouvrit la portière et entra dans le taxi.

– Et en attendant, vous allez nous conduire sur la rue des Religieuses, au numéro 660.

Le chauffeur embraya, puis démarra.

VI

À la rue des Religieuses, le taxi s'arrêta devant le numéro 660.

Une brave maison de bourgeois à l'aise.

Tranquille.

Un cottage assez bien construit, pourvu, à en juger par la cheminée d'âtre, de toutes les commodités tendant à augmenter le confort chez soi.

Guy Verchères, en sautant du taxi, jeta un coup d'œil au deuxième étage.

Il vit un rideau bouger dans une fenêtre.

Il n'en tint pas compte.

Je le suivais à deux pas.

– Toi, me dit-il, ouvre les yeux. Je vais causer avec ces gens, et tu vas observer tout ce qui se passe. Et surtout, ouvre l'œil pour des détails insignifiants.

– Quelle sorte de détails ?

– Des détails qui pourraient contredire les réponses que je recevrai des occupants de la maison.

(On eut dit que le sacripant savait d'avance ce qu'on lui répondrait.)

Guy monta sur le perron.

Il sonna.

Un temps énervant se passa avant que l'on ne vienne ouvrir. Puis des pas hésitants se firent entendre, et un vieillard dans les soixante-dix ans se montra dans le vestibule.

Les lunettes lui pendaient au bout du nez, et il tenait un journal ballant au bout de son bras, et traînant par terre.

– Oui ?

La voix était hargneuse.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Guy lui fit signe d'ouvrir la porte, car le vieux avait crié à travers la vitre.

Il se résigna à ouvrir sur le geste péremptoire

de Guy.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Police, dit Guy d'une voix sèche.

Le vieux remit ses lunettes d'une main.

– Police ? Pourquoi ?

– Laissez-moi entrer.

– Oui. oui, entrez si vous le voulez, mais que nous voulez-vous ?

Guy fit un signe impatient, et le vieux s'effaça.

Puis il passa devant nous et nous précéda dans le salon.

– Entrez ici, messieurs.

Une dame, sa femme, probablement, car elle était aussi âgée d'environ soixante-dix ans, était assise, tricotant tranquillement.

Un feu jouait dans l'âtre, à petites flammes bleues et jaunes.

Un feu malgré la lourde chaleur de l'été.

Guy regarda le feu, et me regarda en souriant.

Puis il se tourna vers le vieux.

– Vous me permettez de vous demander votre nom ?

– Certainement, je n'ai rien à cacher. Je me nomme Oscar Dupont.

– Et... c'est... madame Dupont ?

– Oui.

– Bon. Vous avez des enfants ?

La vieille dame s'absorba soudain dans son tricot, et je la vis pâlir.

Elle semblait avoir aussi de la difficulté avec les mailles de son tricot.

Guy l'observait.

Oscar Dupont, après une hésitation très perceptible, répondit :

– Non, non, nous n'avons pas d'enfant. La sincérité qu'il essayait de glisser dans sa voix sonnait tellement faux que Guy se mit à sourire.

– Pourquoi souriez-vous monsieur ?

Guy revint au sérieux.

– Je ne sais pas... Aucune raison. Ainsi, pas d'enfants ?

– Non, monsieur.

– Bon. Connaissez-vous le docteur Bernard Pornin, dentiste.

Le vieux ramassa son journal, tourna une page, et, le repliant pour mieux faire ressortir l'article, montra une photo et quelques centaines de lignes...

– Celui-là ?

Il montrait la photo de Bernard, parue dans le journal du matin.

– Oui.

– Non, je ne le connais pas.

– Pas du tout ?

– Pas du tout.

– Vous êtes certain ?

Le vieux se fâcha net.

– Avez-vous fini, à la fin ? Vos questions deviennent impertinentes, jeune homme.

Guy le pacifia d'un geste.

– Inutile de vous monter. Nous avons de bonnes raisons de croire que le docteur Pornin est un habitué de cette maison.

– Sur quoi vous basez-vous ?

– Vous le saurez un jour. Je vous demande donc, une dernière fois, les deux choses qui m'intéressent le plus : Premièrement, avez-vous des enfants ? Deuxièmement, connaissez-vous le docteur Pornin ?

Le vieux prit une longue respiration.

– À vos deux questions, monsieur de la police, je réponds NON ! et maintenant veuillez déguerpir.

Guy resta assis, songeur un moment.

Puis il se leva.

– Très bien. Vous vous obstinez, mais je crois que nous viendrons bien à éclaircir le mystère sans votre coopération. Bonsoir, et tenez-vous pour dit que vous perdez beaucoup plus à ne pas répondre à nos questions qu'à y répondre...

Et nous sortîmes.

Dehors, sur le trottoir, Guy m'entraîna rapidement vers le coin.

– Viens, pas de temps à perdre... tout se tasse, tout se précise.

Je commence à savoir la signification de beaucoup de choses.

– Mais quoi ?

– Mon intuition ressemble de plus en plus à la plus pure vérité...

– La question des deux jeunes filles ?

– Oui.

– Mais les Dupont prétendent qu'ils ne connaissent même pas le dentiste Pornin...

– Je sais.

– Cette affirmation doit avoir sa valeur.

Guy me regarda d'un air pensif... puis il me mit la main sur l'épaule :

– À leur place, Paul, et devant la terrible tragédie qui est dans leur vie, ce mystère qu'ils croient si bien caché, tu n'aurais pas autrement répondu.

VII

Guy héla un taxi, et lui demanda de se dépêcher.

Il nous ramena à la maison en vitesse.

En entrant, le téléphone sonnait.

C'était Belœil.

– As-tu du nouveau, Guy ?

– Je crois que oui, Théo. Fais quelque chose pour moi. Sois ici, à la maison, vers deux heures, ce matin. J'ai un endroit à aller, et quand je reviendrai, je veux que tu y sois. Et il est bien important que tu m'apportes le moulage des traces de pas relevées autour du cadavre.

– Entendu, Guy, j'y serai à deux heures.

Belœil était assez au courant des manières de procéder de Guy pour ne pas discuter des avis qu'il lui donnait.

Il serait là, à deux heures du matin.

Il était environ trois heures de l'après-midi quand Guy et moi eûmes fini de dîner.

Puis, s'essuyant la bouche de sa serviette, Guy tira son étui à cigarettes, dégusta son pousse-café, et alluma une cigarette.

– Dans quelques instants, nous allons aller voir la scène du crime. Je ne sais pas, mais j'ai l'impression qu'y aller va confirmer mes doutes.

Le parc était désert, excepté là où le cadavre avait été découvert.

Un cordon de police entourait encore l'endroit, mais une douzaine ou plus de curieux se pressaient là, cherchant à satisfaire leur morbide désir de voir.

Guy s'identifia, et le cordon se dénoua sans autre forme.

– Viens, me dit-il, les buissons m'intéressent.

– Pourquoi ?

– Nos deux criminelles ont marché jusqu'à ce buisson, puis elles s'y sont dissimulées. Elles ont passé un certain temps là-dedans, à attendre leur victime. Je veux savoir si elles n'auraient pas

échappé quelque chose, perdu un objet, laissé derrière elles un indice incriminant... Il en faut si peu.

J'approuvais.

Mon cousin a de ces raisonnements d'une inébranlable logique, et je suis persuadé que si l'investigation lui réussit si bien, c'est justement parce qu'il est un escroc si méthodique.

Ensemble nous entrâmes dans le buisson.

Guy ne s'attarda pas aux traces de pas.

Le sol ne l'intéressait pas,

– Comprends-tu pourquoi ? me demanda-t-il.

– Non.

– Voici, je cherche un objet, en me basant sur un raisonnement bien simple, une étude des gestes normaux. Si tu es dans un buisson, tu vas, de ton avant-bras et de ta main, écarter les branches pour y entrer ou en sortir.

– Évidemment.

– Si, d'autre part, tu as un couteau dans ta main, tu vas lever le bras plus haut, en te frayant

un chemin.

– Pourquoi ?

– Parce que, instinctivement, tu auras peur de te couper, et tu placeras l'arme à une hauteur que j'oserai nommer... sécuritaire.

– Ah, bon, je vois.

Et, pour mieux prouver son allégation, Guy leva le bras à la hauteur décrite.

Il était placé juste sur les traces de pas laissées par les criminelles.

Il leva le bras.

Eut un geste d'étonnement.

Descendit le bras.

Il tenait au bout de ses doigts un bracelet de femme.

– Guy ?

– Eh, oui, vieux. Mon intuition était correcte. La police a cherché sur le sol, j'ai cherché plus haut, et je trouve ceci. Levant le bras, une branche s'est engagée dans le bracelet, et la criminelle a perdu ici cet objet qui deviendra,

sois-en sûr, une pièce à conviction.

– Pourquoi es-tu si certain ?

Guy examinait le bracelet.

– Parce que, dit-il, ce bijou est de très grand prix. Le nom du bijoutier est gravé derrière. Une vente de cette envergure sera enregistrée dans les dossiers du bijoutier... etc., etc...

Guy ne perdit pas plus de temps sur la scène de la tragédie nocturne.

Il m'amena à toute vitesse vers la rue des Argiles, longeant le parc, et où nous avons parqué la voiture.

– Nous allons chez le bijoutier.

– Lequel ?

– Mirk's.

Chez le lapidaire, devant les immenses comptoirs où s'étaient les plus rares et précieux bijoux, Guy s'adressa à un commis.

– Je voudrais voir le gérant du département où aurait été acheté ce bracelet.

– C'est ici, et je suis le gérant.

– Examinez cette pièce, et dites-moi, si vous le pouvez, à qui vous l’avez vendue.

Le bracelet était serti de rubis d’une taille et d’un feu remarquables. On pouvait, au premier coup d’œil en fixer la valeur à près de dix mille dollars.

Le gérant murmura.

– Huit mille...

Guy sursauta.

– Est-ce que j’ai pensé tout haut ? Mais le gérant sourit...

– Non, non, c’est moi qui ai pensé tout haut... Certainement que je me souviens de cette vente, je l’ai faite moi-même... Un jeune dentiste a acheté le bracelet, huit mille dollars, et l’objet fut livré à une adresse dans l’est de la ville.

– Vous avez cette adresse ?

– Un instant, je vais consulter mes dossiers.

Le gérant ne fut parti qu’un instant.

Il revint avec un duplicata de facture.

– 660 rue des Religieuses.

Guy était fébrile.

– Et le nom ?

– Lisette Dupont.

– Bon, bon, bon !

Guy se frottait les mains.

Guy rajeunissait à vue d'œil.

Guy était l'homme satisfait par excellence.

– Viens-t-en, Paul mon cousin... nous progressons.

Il reprit le bracelet, remercia le gérant si informateur, et me tira par le bras...

– Pas si vite, Guy... pas si vite !

– Nous sommes pressés...

– Où allons-nous ?

– Aux quartiers-généraux de la police.

– Pourquoi ?

– Tu vas voir.

Belœil était à son bureau.

Guy fit irruption.

– Vite, Belœil, je suis pressé. Nous tenons un fil et si quelque chose arrive, tout va casser.

– Mais pourquoi la hâte. Si tu as le criminel, tu l’as, et voilà tout !

– Mais, Belœil, si je fais vite, je prends le criminel par surprise, et je force un suicide.

Belœil bondit sur sa chaise.

– Guy Verchères, quelle sorte d’idée que celle-là ? Et ton code d’éthique, qu’en fais-tu ?

– Je préfère, Belœil, un suicide à une arrestation, parce que, si je te remets la criminelle, la coupable entre les mains, tu ne pourras JAMAIS l’amener en cour, jamais la faire pendre, jamais la faire payer pour son crime...

– Et pourquoi ?

– N’importe quel jury au monde, n’importe quel juge, n’importe quelle opinion publique de n’importe quel public devrait décréter ainsi...
Condamnation humainement impossible...

– Je ne comprends absolument rien à ce que tu dis...

– Non ?... Tu verras ce soir, à deux heures...
En attendant, nous perdons assez de temps... Vite,
au travail.

– Que veux-tu ?

– Laisse-moi examiner les livres et registres
du dentiste Pornin. Vous les avez ici ?

– Oui.

– Laisse-les voir.

– Un instant.

Belœil fouilla dans ses classeurs, et trouva
quatre registres de peu d'épaisseur.

– Qu'est-ce que ça comprend, ça ? demanda
Guy.

– Son grand livre, son livre de caisse, son livre
de comptes, et un quatrième livre, une manière de
livre de bilan, où toutes les entrées sont faites en
regard, et résumant les trois autres livres...

– Méthodique...

La remarque avait été faite par Guy d'un ton
pensif.

– Voyez-vous, nous dit-il, tout ce crime se

juxtapose à la personnalité de Pornin. Il est une protestation contre la personnalité de l'individu. Pornin était un être méthodique. Il sortait à la même heure, et dormait à la même heure tous les jours. Il tenait ses livres avec beaucoup de soin. Et il ne pouvait se chasser ses préoccupations de l'idée. L'homme non méthodique oublie d'un coup sec toutes ses inquiétudes, dès qu'il se met à s'amuser. Mais Pornin en était incapable... Et j'ai eu ma première idée, non pas du fait qu'il était méthodique, mais du fait que le criminel ne l'était pas.

– La criminelle !

– Si vous voulez... Quoiqu'il en soit, le conflit des personnalités m'a permis de faire une déduction qui, malgré son apparente impossibilité, devenait logique à cause du manque de méthode de l'assassin, et de l'excès de méthode de la victime. Le mobile, un mobile fantastique, inhumain, s'offrait à mon esprit... Mais il ne faut pas se surprendre de ces actes apparemment inhumains, car je me demande vraiment si la coupable est réellement un être

humain,

Belœil regardait Guy avec l'air d'un homme qui se trouve subitement devant un fou.

Moi, qui connaissait Guy, je buvais ces paroles.

Il m'était venu, à moi aussi, une idée qui tentait de se frayer un passage pour se faire identifier.

Mais à date je ne pouvais y mettre de détails, à cette idée...

L'âtre qui chauffe...

Les deux ombres...

Mais Guy parlait.

– Regardons les entrées dans ces livres...

Il feuilleta les pages...

Les entrées remontaient à six ans en arrière.

Guy se pencha au-dessus du livre de caisse...

Beaucoup d'entrées.

Des paiements...

Guy était soucieux.

– Il faut que je téléphone.

Il tira à lui l'annuaire sur le bureau de Belœil.

Il signala un numéro.

– Ici, Guy Verchères... Un autre petit renseignement. À quelle date environ eut lieu la convention médicale à laquelle assista Bernard Pornin, il y a cinq ans ?

Le visage de Guy s'éclaira.

– Vous êtes sûr... Bon, merci...

Il raccrocha.

– Madame Zoé Parent... la ménagère de Pornin... Une femme à la mémoire très fidèle.

Il se pencha de nouveau sur le livre de Caisse de Bernard Pornin.

Mais cette fois, plusieurs pages plus loin.

Puis il trouva.

Son doigt souligna une entrée. Un peu plus loin, une autre, puis une autre.

Il me montra...

« Payé, Docteur Hermann Løeberg.....\$100 »

D'une façon distraite, et pendant que Guy continuait ses recherches, j'ouvris l'annuaire téléphonique. Aux pages jaunes. Je cherchais le docteur Løeberg.

« Dr. Hermann Løeberg, spécialiste ostéopathie, déformations physiologiques, Hôpitaux de Paris, Londres, Berlin, Moscou, Bruxelles. »

Guy referma le livre.

Il s'assit d'un air épuisé, découragé... et comme écœuré...

– C'est si dur, parfois, d'avoir à concilier son devoir avec sa conscience...

– Mais qu'y a-t-il donc ? demanda Belœil.

– Je souhaiterais que tu ne fus jamais venu chez moi me demander de prendre cette cause en mains...

– Explique-toi, dis-nous ce qui se passe... ?

– Vous verrez... Quelle heure est-il ?

Il regarda à sa montre.

– Six heures du soir... Six heures, et pour la

coupable, le temps approche où tout sera fini...
Où tout devra être fini...

Il se leva lentement.

– Soyez deux, Paul et toi, Belœil, chez moi à deux heures demain matin.

– Tu ne m’amènes pas ?

– Non.

Le ton était sec, péremptoire... Pas à discuter...

J’attendis, comme Belœil, jusqu’au lendemain matin... à deux heures.

VIII

Il était une heure du matin.

Dans l'appartement de Guy.

Belœil somnolait dans un fauteuil.

Moi aussi...

L'horloge sonnait son unique coup me réveilla...

Une heure à attendre encore.

Mais l'heure ne s'écoula pas tout à fait.

Trente minutes plus tard, à une heure trente, des pas montaient les escaliers de l'appartement.

La porte s'ouvrait.

C'était Guy.

Non...

Ce n'était pas Guy, du moins pas en premier.

Deux jeunes filles, très bien mises, robes

claires, taille à faire pécher les saints, se tenant enlacées par la ceinture, entraient dans la chambre.

L'une marchait en regardant fixement devant elle.

Et j'entendais l'autre qui lui disait d'une voix monotone.

– Marche droit, tourne ici, le fauteuil est devant toi...

Immédiatement derrière les deux filles, Guy.

Mais un Guy triste, défait, le visage morne...

Un Guy tenant un revolver à la main.

Un revolver qui pointait vers le couple féminin.

Et derrière Guy, un autre homme.

Puis venaient ensuite monsieur et madame Oscar Dupont.

Ils se rangèrent tous en silence autour du salon, tandis que les deux filles, toujours enlacées, l'une avec toujours les yeux vagues et la pose raide, et l'autre avec un éclair de rage qui

lui torturait les yeux, s'étaient assises, elles, sur le divan, côte à côte.

Je comprenais enfin tout, et je me demandais comment Guy sortirait de tout ce problème.

Belœil, lui, ne comprenait rien encore.

Il se frottait les yeux, et il regardait Guy.

Guy marcha jusqu'au centre de la pièce.

– Belœil, je t'amène tout ton monde. Mais avant de t'expliquer la situation, je veux que tu comprennes bien ceci. Je t'amène celle qui a tué Bernard Pornin. Mais ce n'est pas au policier que je l'amène. C'est à l'homme, à l'être humain. À celui qui devra choisir entre ses devoirs d'état, son serment de police, et sa conscience humaine, son jugement et les engagements qu'il a envers ses semblables...

Belœil regardait toujours Guy d'un air étonné.

– À quoi ça rime, tout ça ?

– Je vais t'expliquer.

Guy s'assit dans un fauteuil.

Il fit signe aux autres.

– Asseyez-vous, tout le monde.

On obéit à son geste.

D’abord, je vais t’expliquer d’où je viens, Belœil. Je viens de la maison où habite celle qui a tué Bernard Pornin. J’ai voulu entrer en cachette, commettre si tu veux, un délit, afin de bien terminer ma preuve. J’avais besoin de cette preuve pour moi-même, pas pour toi...

« J’ai trouvé, dans la chambre de la coupable, les souliers maculés de boue et tachés de sang que je croyais trouver. J’ai trouvé une robe blanche où il y a du sang, j’ai aussi trouvé, après cette robe, des morceaux d’écorces provenant des branches de buissons. Ajouté au reste, ce petit paquet de preuves est suffisant. Faute de témoins oculaires, nous avons ces preuves circonstanciées.

« Maintenant, passons au mobile. Il remonte assez loin en arrière. Pornin se rendit à une convention médicale à Chicago. Il recentra là deux jeunes filles, Lise et Lisette Dupont. Elles sont ici sur le divan. Il s’éprit de Lisette Dupont. Remarque bien ce que je dis, il s’éprit de

LISETTE... Au cours des années, l'étrangeté de cette situation sentimentale le rendit morose, songeur, triste... »

– Quelle étrangeté ? demanda Belœil.

– Tu verras tout à l'heure. C'était horrible, ce qui se produisait. Et un autre que Pornin, un autre moins méthodique, plus fébrile, plus impressionnable, en serait devenu fou. Aimant Lisette par-dessus tout, Bernard Pornin paya des sommes considérables au docteur Hermann Lœberg, pour faire corriger cette situation anormale...

– Laquelle, répéta Belœil...

– Tu verras, tu verras, ne sois pas si impatient. Et tout le temps que durait cette idylle, Lise Parent, la sœur de Lisette, s'éprenait de Bernard. À son tour, elle aimait le jeune dentiste. Elle aussi faisait face à un dilemme affreux. Car JAMAIS elle ne pouvait gagner Bernard. Il était impossible, quoi qu'elle fasse, que Bernard ne vienne jamais à elle... Elle résolut donc, pour régler le cas, de tuer Bernard. Il ne serait jamais à personne, s'il ne pouvait être à elle, Lise... Et

ensuite, son projet était de tuer Lisette, et par ce fait même, se tuer, elle...

– Se tuer elle, comment ça ?

Belœil était rouge de rage contenue.

Il voulait une explication...

Guy se tourna vers les deux jeunes filles.

– Levez-vous...

Elles se levèrent.

– Belœil, je te présente Lise et Lisette Dupont.

Elles sont sœurs siamoises.

Tout devenait clair.

Le dilemme de Bernard.

Ce mariage à trois qu'il ne pouvait envisager.

Les sommes payées au docteur Løeberg pour qu'il sépare ces deux êtres et leur permette la vie individuelle.

Le dilemme de Lise aussi...

Car enlever Bernard à Lisette, cela n'était pas réellement lui enlever.

Cimentée au côté de Lise, Lisette serait

TOUJOURS là, une rivale, prête à reprendre Bernard pendant que Lise dormirait...

D'ailleurs, toute la situation était impossible.

Et Guy continua ses explications.

– Lise connaissait l'hypnotisme. Elle avait longuement pratiqué cet art, par distraction et par passe-temps. Elle hypnotisa Lisette, puis l'amena au parc.

« Elle savait que Bernard irait s'y promener ce soir-là. Elle lui avait téléphoné.

« Vous savez le reste. »

Belœil était debout, perplexe...

– Mais qui t'a dit...

– C'était très simple, Lise manque de méthode. Elle a laissé de nombreuses traces derrière elle. Les traces de pas, doubles, toujours ensemble... J'eus tout de suite l'idée de jumelles... puis de jumelles siamoises...

Enfin, le fait que chaque dimanche soir, Bernard Pornin se faisait conduire à l'adresse des Dupont.

– Mais pourquoi les époux Dupont ont-ils nié tout, même la connaissance de Bernard Pornin...

Guy se tourna vers les deux vieux atterrés...

– J’ai compris moi. Vous avez tout donné à ces deux enfants. Vous avez compati à leur malheur, et jamais vous ne leur avez rien refusé. Leur moindre désir était un ordre. Lise vous a demandé de répondre ce que vous avez répondu ?

– Oui.

Le vieux avait répondu d’une voix faible...

Puis Belœil s’interposa :

– Tu parlais cet après-midi de l’âtre brûlant en plein été...

– Évidemment... le docteur Lœberg confirmera, n’est-ce pas, docteur ?

Le docteur fit un grand signe de tête.

La température de deux siamois est très basse. Ils doivent recevoir beaucoup plus de chaleur extérieure que d’autres personnes...

Je remarquai :

– Et maintenant, dit Guy, il s’agit de régler

l'autre cas. Belœil, que vas-tu faire ?

Belœil marchait de long en large.

Guy déclara d'une voix sourde :

– Remarque, Belœil, que si tu arrêtes Lise Dupont, la coupable, tu arrêtes en même temps Lisette Dupont, l'innocente... L'une paiera, mais l'autre aussi.

« Remarque autre chose. La cour souvent acquitte un homme qui a tué pour se défendre, qui a tué pour sauver sa peau. Il existe, dans la vie, des attaques morales, contre lesquelles nous sommes justifiables de nous défendre, même de façon physique. Même en enlevant la vie ! Les lois françaises reconnaissent la valeur morale du crime passionnel. L'homme lésé dans ses droits de mâle a le droit, sinon légal, du moins moral, d'après le Barreau de Paris, de tuer celui qui a ébranlé la solidité de son foyer... Nous sommes en face d'une de ces circonstances morales, d'une de ces attaques... Lise Dupont, aimant Bernard Pornin, ne pouvait se résigner à le voir épouser Lisette, et à passer ainsi toute sa vie à leur côté, à être témoin de toutes leurs effusions, de tous

leurs enlacements... Comprends cette situation et tu comprends tout. Lise Dupont a mal fait de tuer Pornin, même si le crime est justifié, elle a mal fait... Mais comment peux-tu l'en punir ?... Ne trouves-tu pas qu'elle a assez souffert comme ça... »

Belœil s'arrêta, mit son chapeau...

– Guy, reconduis les demoiselles Dupont chez elles... Je viens d'avoir une attaque de surdité, et comme je ne peux rien entendre, je ne peux rien savoir.

Et il sortit...

*

Croyez-le ou non, mon cousin Guy remit le fameux bracelet à Lisette.

Cet ouvrage est le 562^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.